Trames et sens des corps...

Aggée Célestin LOMO MYAZHIOM(1), David LE BRETON(2)

(1) Université de Strasbourg et Laboratoire interdisciplinaire en études culturelles (LinCS) - UMR 7069, 67000 Strasbourg, France, (2) Université de Strasbourg. Membre senior de l'IUF. Membre de L'Institut d'études avancées de l'université de Strasbourg (USIAS) et du Laboratoire interdisciplinaire en études culturelles (LinCS) - UMR 7069

DOI : https ://doi.org/10.17184/eac.8603

Résumé : L'humanité est d'abord corporelle, elle sous-entend une mise en jeu sensorielle, gestuelle, posturale, mimique, socialement codée et virtuellement intelligible par les acteurs dans toutes les circonstances de la vie collective au sein du même groupe. La compréhension du monde est elle-même le fait du corps à travers la médiation des signes sociaux intériorisés, décodés et mis en jeu par l'acteur. Le corps est un vecteur de compréhension du rapport au monde de l'homme. A travers lui, le sujet s'approprie la substance de son existence selon sa condition sociale et culturelle, son âge, son sexe, sa personne, et la rejoue à l'adresse des autres, souligne David Le Breton. Cet article propose une réflexion sur les corps dans les sociétés contemporaines tout en posant un regard rétrospectif sur la carrière de David Le Breton.

Mots-clés : Corps ; identités, sociétés

« Entretien »[1]

David Le Breton

Trames et sens des corps...

Entretien réalisé par A. C. Lomo Myazhiom

David Le Breton est professeur de sociologie à l'université de Strasbourg. Membre senior de l'Institut Universitaire de France (IUF). Titulaire de la chaire « Anthropologie des mondes contemporains », de l'Institut des Études Avancées de l'université de Strasbourg (USIAS). Auteur notamment de *Des visages. Une anthropologie* (Métailié), *Sourire. Une anthropologie de l'énigmatique* (Métailié), *Anthropologie des émotions.*

[1] Cet entretien a été initialement publié en 2001 dans la revue *Histoire et Anthropologie*. Il a été réactualisé et complété.

Être affectivement au monde (Payot), *Rire. Anthropologie du rieur* (Métailié), *Anthropologie du corps et modernité* (PUF), *Tenir. Douleur chronique et réinvention de soi* (Métailié), *Expériences de la douleur. Entre destruction et renaissance* (Métailié

1 – **Corps et sociétés. Essai de sociologie et d'anthropologie du corps**, Paris, Méridiens-Klincksieck, 1985 (épuisé).

2 – **Anthropologie du corps et modernité**, Paris, PUF, Collection "sociologie d'aujourd'hui", 1990 ; (7e édition entièrement remise à jour : 2020, collection Quadrige) (Traduction arabe, Beyrouth, 1993 ; Argentine, Buenos Aires, 1995 ; coréenne, 2003 ; italienne, 2008 ; roumaine, 2002 ; roumaine (Moldavie), 2009 ; chinoise, Shanghai, 2010 ; portugaise (Brésil), Petrópolis, 2011 ; autre traduction en Argentine, Buenos Aires, 2017 ; nouvelle trad. Italienne, 2021 ; traductions turque et persane en cours (Iran) ;.

3 – **Passions du risque**, Paris, Métailié, collection "Traversées", 1991 (4e édition en collection de poche, 2000) (traductions allemande, Frankfurt, 1995 ; italienne, Torino, 1995).

4 – **La sociologie du corps**, Paris, collection "Que-Sais-Je ?", PUF, 1992 (9e édition 2016) (traduction coréenne, 1999 ; Argentine, 2002 ; brésilienne, 2006 ; arabe (Égypte), 2013, persane, 2013 ; espagnole (Madrid), 2018.

5 – **Des visages. Essai d'anthropologie**, Paris, Métailié, collection "Traversées", 1992 (réédition en collection de poche en avril 2003 (traduction espagnole, Buenos Aires, 2010 ; turc, 2018 ; portugaise (Brésil) 2019)

6 – **La chair à vif. Usages médicaux et mondains du corps humain**, Paris, Métailié, Collection : "Traversées", 1993. (2e édition entièrement remise à jour en collection de poche, Métailié, 2008).

7 – **Anthropologie de la douleur**, Paris, Métailié, Collection : "Traversées", 1995 (4e édition 2004) (traduction espagnole (Madrid), 1999 ; Santiago du Chili (2019) ; allemande, 2003 ; portugaise, 2007 ; italienne, 2007 ; brésilienne, 2013 ; traduction chinoise, 2013 ; traduction turque, 2015 ; arabe, 2018).

8 – **Du silence**, Paris, Métailié, Collection « Traversées », 1997 (traductions portugaise, 1999 ; roumaine, 2000 ; espagnole, 2001 ; italienne, 2018 ; arabe, 2018 ; turque (2020) ; hollandaise (2021) ; traductions anglaise, persane et argentine en cours).

9 – **Les Passions ordinaires. Anthropologie des émotions**, Paris, Armand Colin, Collection « Chemins de traverse », 1998 (réédition dans la Petite Bibliothèque Payot en 2004). (Traduction espagnole, Buenos Aires, 1999 ; portugaise au Brésil, Petrópolis, 2009 ; traduction chinoise, 2014 ; traduction persane en cours).

10 – **L'Adieu au corps**, Paris, Métailié, collection « Traversées », 1999 (réédition en collection de poche en 2013) (traduction brésilienne, 2003 ; mexicaine, 2007 et 2011 ; turque, 2016).

Published in : LOMO MYAZHIOM, Aggée Célestin (dir.), *Corps, identité(s) et sociétés. Volume 2. Autour de David Le Breton*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813005779, doi : 10.17184/eac.9782813005779

11 – **Éloge de la marche**, Paris, Métailié, 2000 (traductions coréenne, 2001 ; italienne, 2001 ; turque en 2004 ; espagnole en 2011 (Mexique) ; espagnole (Madrid) en 2011 ; allemande, 2014 ; néerlandaise en 2018 ; traduction persane (Iran) en cours.

12 – **Signes d'identité. Tatouages, piercings et autres marques corporelles**, Paris, Métailié, 2002 (traduction portugaise, Lisbonne, 2004 ; traduction en Corée, 2005).

13 – **Conduites à risque. Des jeux de mort au jeu de vivre**, Paris, PUF, « Quadrige », 2002 (3é édition 2013) (traduction portugaise (Brésil, 2009) ; espagnole (Argentine, 2011).

14 – **La peau et la trace. Sur les blessures d'identité**, Paris, Métailié, 2003 (traduction italienne, 2004 ; turque 2016 ; espagnole (Mexique), 2019 ; Argentine, 2019 ; (brésilienne en cours).

15 – **Déclinaisons du corps, entretiens avec Joseph Lévy**, Montréal, Liber, 2004 (réédition aux éditions Tétraèdre, 2009).

16 – **Le théâtre du monde. Lecture de Jean Duvignaud**, Québec, Presses universitaires de l'université Laval (Québec), 2004.

17 – **L'interactionnisme symbolique**, Paris, PUF, Quadrige, 2004 (4e édition 2016) (traduction espagnole en cours en Argentine).

18- **Un corps à soi** (avec C. Bromberger, P. Duret, J-C. Kaufmann, G. Vigarello, F. de Singly), Paris, PUF, 2005, 89-114.

19 – **La saveur du monde. Une anthropologie des sens**, Paris, Métailié, 2006 (traduction italienne, Milano, 2007 ; espagnole, Buenos Aires, 2007 ; traduction au Brésil, 2016 ; traduction anglaise 2018 ; arabe, 2019).

20 – **En souffrance. Adolescence et entrée dans la vie**, Paris, Métailié, 2007 (traduction espagnole (Chili), 2012).

21 – **Le silence et la parole. Contre les excès de la communication** (avec Philippe Breton), Ramonville, Erès, 2009 (traduction espagnole, Buenos Aires, 2011).

22 –**Expériences de la douleur. Entre destruction et renaissance**, Paris, Métailié, 2010 (traduction italienne, 2014 ; arabe (Maroc), 2018 ; espagnole (Argentine), 2021 ; persane (2021).

23 – **Cuerpo sensible**, Santiago du Chili, Metales Pesados, 2010 (directement en espagnol).

24- **Eclats de voix. Une anthropologie des voix**, Paris, Métailié, 2011 (trad. espagnole (Argentine), 2021.

25- **Marcher. Éloge des chemins et de la lenteur**, Paris, Métailié, 2012 (Traductions coréenne (2014), italienne (2015), et espagnole (2014) (Argentine).

26- **Sociologie du risque**, Paris, PUF, Que Sais Je ?, 2012 (traduction italienne, 2017 ; Argentine, 2017 ; espagnole, 2018)

Published in : LOMO MYAZHIOM, Aggée Célestin (dir.), *Corps, identité(s) et sociétés. Volume 2. Autour de David Le Breton*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813005779, doi : 10.17184/eac.9782813005779

27 – **Une brève histoire de l'adolescence**, Paris, Editions Jean Claude Béhar, 2013 (traductions espagnole (Argentine), 2014 ; portugaise (Brésil), 2017 ; italienne, 2016).

28 – **El Tatuaje**, Madrid, Casimiro, 2013 (directement en espagnol). Parution en France en 2014 (trad. Italienne, 2017).

29- **Disparaitre de soi. Une tentation contemporaine**, Paris Métailié, 2015 (trad. espagnole, 2016 ; italienne, 2016 ; portugaise (Brésil), 2017 ; roumaine, 2018).

30- **Sovranità del silenzio**, Milano, Mimesis, 2016.

31- **Jeunes et djihadisme. Les conversions interdites** (avec D. Jeffrey, J. Lachance, M. Sellami), Québec, PUL et Lyon, Chronique sociale, 2016.

32- **Tenir. Douleur chronique et réinvention de soi**, Paris, Métailié, 2017 (traduction arabe, 2017 (Maroc).

33- **El cuerpo herido. Identidades estalladas contemporaneas**, Buenos Aires, Topia, 2017.

34- **L'adolescence** (avec Pochep), Bruxelles, Le Lombard, 2018 (traduction portugaise (Brésil), 2019).

35- **Rire. Une anthropologie du rieur**, Paris, Métailié, 2018 (trad. italienne 2019 ; trad. arabe en cours ; trad. Espagnole (Mexique).

36-**L'homme douloureux**(avec Guy Simonnet et Bernard Laurent, Paris, Odile Jacob, 2018.

37- **Sensing the world, an anthropology of the senses**, London, Bloomsbury, 2018.

38- **Orrore** (avec S. Benvenuto, P. Pascarelli), Potenza, 2018

39- **Jeunes et radicalisations**, Bruxelles, Yapaka ; Paris, Fabert, 2018.

40- **Bernard Plossu : marcher la photographie**, Mulhouse, Mediapop, 2019 (trad. espagnole 2021).

41 – **Marcher la vie. Un art tranquille du bonheur**, Paris, Métailié, 2020 (traduction espagnole, Madrid, 2022 ; traduction chinoise, Taiwan, 2022 ; traduction italienne, 2022 ; traduction arabe, 2022).

42- **En roue libre. Anthropologie sentimentale du vélo**, Paris, Terre Urbaine, 2020 (trad. Italienne, 2021).

43- **Anthropologie des émotions. Être affectivement au monde**, Paris, Petite Bibliothèque Payot, 2021 (traduction arabe, 2022 ; italienne en cours).

44- **Cuerpos enigmaticos : variaciones**, Santiago du Chili, LOM, 2021.

45- **Sourire. Anthropologie de l'énigmatique**, Paris, Métailié, 2022.

46- **Des visages. Une anthropologie**, Paris, Métailié, 2022.

47- **La sociologie du corps**, Paris, PUF, Que Sais Je , 2023.

Published in : LOMO MYAZHIOM, Aggée Célestin (dir.), *Corps, identité(s) et sociétés. Volume 2. Autour de David Le Breton*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813005779, doi : 10.17184/eac.9782813005779

48.**A corps perdu. Penser le sport**. Paris, Inseps, 2023.

Ouvrages sous la direction de :

17- **Les jeunes au volant**, Paris, Erès, 2022.

16- **Penser l'adolescence** (avec D. Jeffrey et J. Lachance), Paris, PUF, 2016.

15- **Les malentendus culturels dans le domaine de la santé** (avec P. Hintermeyer et G. Profita), Nancy, PUN-Editions Universitaires de Lorraine, 2015.

14- **Corps abimés** (avec D. Butnaru), Québec, Presses de l'Université Laval, 2013.

13- **Corps en formes** (avec G. Boetsch, B. Andrieu, G. Vigarello, N. Pomarède), Paris, CNRS Editions, 2013.

12- **Marcher pour s'en sortir** (avec D. Marcelli et B. Ollivier), Toulouse, Erès, 2012 (traduction coréenne).

11- **La belle apparence**(avec G. Boëtsch, N. Pomarède, G. Vigarello, B. Andrieu), Paris, CNRS édition, 2011.

10- **Dictionnaire de la jeunesse et de l'adolescence** (en collaboration avec Daniel Marcelli), Paris, PUF, 2010 (traduction italienne, 2016).

9 – **La peau. Enjeu de société** (avec B. Andrieu, G. Boëtsch, N. Pomarède, G. Vigarello), Paris, CNRS édition, 2008.

8 – **Cultures adolescentes. Entre turbulence et construction de soi**, Paris, Autrement, 2008 (traduction hongroise, 2010).

7 – **Jeunesse à risque. Rite et passage** (avec D. Jeffrey et J. Lévy), Québec, Presses de l'Université Laval, 2005.

6 – **Le corps et ses orifices** (avec Colette Méchin et Isabelle Bianquis, Paris, L'Harmattan, 2004.

5 – **L'adolescence à risque. Le corps à corps avec le monde**, Autrement, n° 211, 2002 (réédition en collection de poche chez Pluriel en 2003) (traduction espagnole en Uruguay, Montevideo, 2003).

4 – **Le corps, son ombre et son double** (avec Colette Méchin et Isabelle Bianquis), Paris, L'Harmattan, 2000.

3 – **Anthropologie du sensoriel** (avec Colette Méchin et Isabelle Bianquis), Paris, L'Harmattan, 1998.

2 – **Usages culturels du corps** (avec Colette Méchin et Isabelle Bianquis), Paris, L'Harmattan, 1997.

1 – **L'aventure. La passion des détours**, Paris, Autrement, n° 160, 1996.

Published in : LOMO MYAZHIOM, Aggée Célestin (dir.), *Corps, identité(s) et sociétés. Volume 2. Autour de David Le Breton*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813005779, doi : 10.17184/eac.9782813005779

***Aggée Célestin Lomo Myazhiom* : Dans *La chair à vif* vous écrivez ceci : « les limites du corps dessinent l'ordre moral et signifiant du monde. Penser le corps est une autre manière de penser le monde et le lien social, un trouble introduit dans la cohérence du monde ». Cette citation me semble importante pour comprendre le cheminement de votre travail. Que voulez-vous exprimer dans ces propos ?**

David Le Breton : Le corps est une sorte de miroir de la société. Un miroir moral. La fragmentation du corps renvoie dans le monde contemporain à une fragmentation du sujet et du monde. Quand j'évoque cette phrase dans *La chair à vif*, je fais référence au prélèvement d'organes et à certains usages médicaux du corps humain qui dispersent le corps à l'infini. Toutes ces pratiques multiplient les dilemmes éthiques et éparpillent le sujet. M'inscrivant dans la tradition phénoménologique, j'envisage le sujet comme un être de chair incarné dans le monde. Donc le corps n'est pas une addition d'organes aboutissant finalement à dessiner un homme. Le corps est l'homme lui-même. Nous sommes notre corps, il n'est pas un objet en notre possession La fragmentation du corps est la fragmentation de l'homme. Penser les limites du corps est une autre manière de penser les limites du monde.

***Aggée Célestin Lomo Myazhiom* : La fragmentation du corps ne coïncide-t-elle pas avec l'éclatement des vies ?**

Nos sociétés ne considèrent plus le corps comme un destin, une souche identitaire radicale, mais plutôt comme une matière première, un accessoire de la présence, une forme à mettre en scène ou à reconfigurer de la meilleure manière possible. Il n'est plus qu'une proposition, remaniable donc, nul n'est plus tenu à le maintenir tel qu'il est en ce moment pour lui. À tout moment il est possible de le reprendre en main. La fragilité du corps, sa vulnérabilité à la maladie, au vieillissement deviennent intolérables. Le corps a toujours été le grain de sable ironique qui rappelle à l'homme l'humilité de sa condition. La volonté de puissance de nos sociétés aujourd'hui ne l'accepte plus, ne supporte plus ces limites dans lesquelles nous sommes enfermées. D'où l'émergence de ce discours transhumaniste, discours éminemment religieux, néognostique, qui s'exalte de ce que nous entrerions dans un monde « post-évolutionniste, « postbiologique », les Américains parlent maintenant même de « post human ». Une frange radicale de la technoscience entend remanier ce corps, le reconstruire afin de le rendre enfin efficace, performant, durable. C'est le rêve de l'ultralibéralisme accroitre à l'infini les performances. On rêve de coupler l'informatique et la chair, en attendant de se débarrasser de la chair. Des généticiens nous affirment sans rire que bientôt les maladies auront disparu de la surface du monde. Chaque société a fantasmé sur les fontaines de jouvence, les nôtres n'y échappent pas, elles ont seulement moins d'humour et de rêve. On veut changer le corps pour changer la vie, mais c'est la vie qui nous change. En outre, il ne s'agit pas ici de changer pour accroitre le goût de vivre, mais pour optimiser le rendement des méga-entreprises. Il y a une surévaluation religieuse de la technique comme instrument de sauvegarde du monde. On retombe de façon naïve dans le mythe du « progrès » de la science en confondant progression des techniques et « progrès » moral, alors qu'à mon sens il y a plutôt une relation inverse. Le progrès technique ne cesse de favoriser le pire. Nous n'avons jamais autant été imprégné de technologies de toute sorte, mais jamais le malaise de nos sociétés

Published in : LOMO MYAZHIOM, Aggée Célestin (dir.), *Corps, identité(s) et sociétés. Volume 2. Autour de David Le Breton*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813005779, doi : 10.17184/eac.9782813005779

n'a été aussi douloureux. Sans compter bien entendu les conséquences écologiques, climatiques, économiques et politiques de cette emprise des technologies, notamment numériques.

***Aggée Célestin Lomo Myazhiom* : Concernant les identités mouvantes et les marques corporelles : peut-on les changer à l'infini ou y a-t-il un moment d'arrêt où l'individu pense qu'il a atteint un point ultime ?**

D. L. B. : Le sujet seul est comptable de ce genre de façonnement personnel. Aujourd'hui le corps est vécu comme un objet et un objet inachevé, toujours à remanier pour ne pas manquer le dernier gadget sur le marché. Les jeunes qui marquent aujourd'hui leur corps avec des tatouages, des piercings ou autre chose ont vraiment le sentiment de changer leur sentiment d'identité au point de valoriser la douleur. En substance le message qu'ils délivrent est le suivant : « ça me faisait mal, mais justement ça marquait pour moi combien c'était important ce que j'étais en train de vivre ». C'est assez étonnant, car on n'est pas loin des rites de passage des sociétés traditionnelles où la douleur joue un rôle important ; mais ce n'est pas un rite de passage au sens de Van Gennep ou des anthropologues américains. On est dans un rite individuel de passage. C'est-à-dire que l'initiative a du sens uniquement pour le jeune qui le fait. On est dans une fabrication de l'identité personnelle, il y a véritablement mutation ontologique au sens de Mircea Eliade. Les jeunes ont assurément le sentiment de ne plus être eux-mêmes : il y a un avant et un après du tatouage. L'identité devient fractale parce que l'individu peut passer d'une démarche sociale à une autre pour changer son apparence et donc changer son identité. On change son corps pour changer sa vie, volonté de changer de peau, de faire peau neuve. Un inconscient de la langue accompagne ces processus.

***Aggée Célestin Lomo Myazhiom* : Vous pensez que la société ne pose pas des limites ?**

D. L. B. : Le problème des mondes contemporains tient justement à cette absence de limites symboliques. À titre d'exemple la plupart des sportifs de l'extrême nous disent qu'ils réalisent leur performance pour dépasser leurs limites, découvrir leurs limites, savoir ce dont ils étaient capables, etc. Le sport extrême représente la frange la plus visible d'une question qui est posée à tous les individus dans le monde actuel. C'est la question de la légitimité de l'existence dans un monde qui n'a plus de cadre, une société sans orientation commune, sans boussole et où la question de l'interdit est remplacée par celle de savoir si la chose est possible ou non. Si elle l'est on y va. On le voit bien dans le domaine de la médecine par exemple, où à la fois un service hospitalier, aide des couples pendant des années à avoir des enfants, et dans le même temps, ce même service aide une jeune femme pour une IVG. Voilà l'exemple d'un monde sans limites, ou plutôt fondé sur la seule liberté individuelle : les mêmes personnes se dévouent pour qu'un couple ait un enfant et éliminent un autre fœtus. Les cadres symboliques s'effacent et soulèvent pour de nombreux acteurs la question du sens de la vie et de ce qu'on peut attendre de son existence. Ce sont là de grandes questions anthropologiques auxquelles la société ne répond plus. Nous sommes dans une société d'individus et les réponses sont désormais personnelles, mais certains échouent à les trouver, leur liberté leur pèse. Je pense à la phrase d'André Gide qui disait en substance : « Terrible est une liberté que ne guide aucun devoir ». La plupart d'entre-nous, même moi qui suis

Published in : LOMO MYAZHIOM, Aggée Célestin (dir.), *Corps, identité(s) et sociétés. Volume 2. Autour de David Le Breton*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813005779, doi : 10.17184/eac.9782813005779

un privilégié, très souvent il nous arrive de nous interroger sur les années à venir, à nous demander : qui je serais ? Où je serais ? Dans quel monde je vivrais surtout ? À soixante-dix ans passés, je constate que le monde a considérablement changé sous mes yeux en un temps incroyablement bref. Le monde qui était le mien à vingt ans est fondamentalement différent de celui des jeunes d'aujourd'hui. C'est un monde infiniment moins hospitalier. Internet et les smartphones ne sont en aucun cas une libération de la communication comme certains le pensent dans une vision du monde profondément religieuse ; je ne crois pas que le tout génétique ou neuroscientifiques qui nous enveloppe aujourd'hui soit une bonne chose ; au contraire il est dangereux politiquement, car il banalise des formes redoutables d'eugénisme et de racisme, de lieux communs, de stéréotypes, ses conséquences sont également dangereuses dans la prise en charge des malades. C'est un monde dont le cadre symbolique a volé en éclat. Comme je le dis parfois, rien ne nous empêche aujourd'hui de prendre, tout à l'heure, un avion pour Canberra et demain nous serons chez les Aborigènes. C'est un monde d'une liberté absolument fascinante, mais une liberté écrasante en même temps. Parce que c'est d'abord la liberté de quelques-uns au détriment d'une grande majorité, et puis c'est ensuite une liberté dont il manque la boussole qui permet l'orientation du chemin. C'est pour cette raison que l'on voit énormément de gens paumés, qui parlent sans arrêt de défis (bien sûr puisque plus rien ne nous est acquis). Dans une société où les limites de sens enveloppent les individus, on ne se pose pas la question du défi : on sait ce qu'on peut attendre des autres, on sait ce que les autres attendent de nous, on sait à peu près comment notre vie va être orientée. Aujourd'hui on est dans la dislocation de ces repères. À partir du moment où tout devient problématique, tout devient défi. C'est pourquoi le terme défi est devenu l'un des mots phares du vocabulaire. Tout devient défi pour de nombreuses personnes. Parce que tout est mesuré : il faut se battre pour n'importe quoi.

***Aggée Célestin Lomo Myazhiom* : Cette propension au défi n'est-elle pas également accélérée par la technologie ? Vous l'évoquez dans *L'adieu au corps* ou plus récemment dans *Anthropologie du corps et modernité* lorsque vous parlez de ces êtres se transformant en démiurges...**

D. L. B. : Plusieurs formes de démiurgies se rencontrent ici. Nous devenons nous-mêmes désormais les démiurges de notre propre corps et donc de notre propre sentiment d'identité. J'ai essayé de montrer une convergence implicite dans la volonté de modifier la structure du corps au niveau « artisanal » en quelque sorte dans toute une série de pratiques aujourd'hui courantes comme le culturisme, les marques corporelles, la chirurgie esthétique, les régimes alimentaires, la psychopharmacologie du quotidien comme mode de gestion de l'humeur, etc., ou au niveau technoscientique avec la « foi » dans la médecine génétique de demain dont certains fantasment déjà sur le fait qu'on pourra inventer des formes différentes d'humanité ou certains courants de la cyberculture comme les transhumanistes qui rêvent de liquider le corps au profit d'un monde virtuel qu'ils imaginent sans limites. Il y a dans ces démarches différentes un crescendo qui était mon fil conducteur dans *L'adieu au corps*. Au niveau du quotidien, à défaut de contrôler son existence dans un monde qui paraît de plus en plus insaisissable, on contrôle son corps. Manière symbolique de ne pas perdre sa place dans le tissu du monde. La vogue formidable des marques corporelles (tatouage, *pier-*

Published in : LOMO MYAZHIOM, Aggée Célestin (dir.), *Corps, identité(s) et sociétés. Volume 2. Autour de David Le Breton*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813005779, doi : 10.17184/eac.9782813005779

cing, etc.) permet ainsi à des jeunes mal dans leur peau, mal dans leur vie, de corriger une image malencontreuse de leur corps, de se fabriquer une identité, se remettre au monde, se démarquer également de leurs parents. Ils s'approprient symboliquement le corps que leur a légué leurs parents dès ce moment. Ils se mettent eux-mêmes au monde. Une étudiante me disait après un tatouage qu'elle était bouleversée car enfin elle avait l'impression que son corps était complet. Disons que ce premier niveau est celui d'un sentiment d'inachevé dans le rapport au corps, il alimente l'engouement pour les marques corporelles, les régimes alimentaires, le culturisme, etc., ou le fait de ne plus pouvoir vivre sans le psychotrope qui permet de dormir, de se lever, d'être en forme, de ne plus être angoissé, etc. Disons pour affiner davantage mon propos que le tatouage par exemple est une signature de soi, je signe mon corps comme m'appartenance avec un logo personnel. Mais de l'autre côté, connaissant une vogue presque parallèle à celle du tatouage, vous avez des millions de jeunes qui s'entaillent dans un contexte de souffrance. C'est l'objet de mon livre La peau et la trace. Sur les blessures de soi. À l'opposé de la signature, il s'agit plutôt de biffures. On veut rayer un corps qui colle à la peau d'une identité intolérable.

Autre niveau d'analyse, celui d'un corps perçu comme brouillon à rectifier, à améliorer, on entre ici dans le domaine de la technoscience, ou plutôt dans l'un de ses courants qui éprouve un dépit devant le fait de l'incarnation de l'homme. Le thème de la haine du corps est très ancien dans nos sociétés, il renvoie aux Pythagoriciens, à Platon, il prend son essor avec les différentes philosophies gnostiques qui analysent le corps comme le lieu de la chute, et je pense qu'on retrouve aujourd'hui sous une forme laïcisé ce sentiment de l'imperfection du corps comme cause ou conséquence de l'imperfection du monde. Il s'agit dès lors de croire que les maladies vont être éradiquées, la mort elle-même supprimée ou la durée de vie infiniment allongée, de penser qu'il est possible de ralentir le vieillissement, etc. La question du pourquoi n'est bien entendu jamais posée, celle de l'incroyable inégalité des hommes devant la santé aujourd'hui ne l'est pas davantage. Dans nos propres sociétés des maladies de la pauvreté que l'on croyait disparues renaissent aujourd'hui avec force à l'intérieur de nos sociétés tandis que certains parlent de clonages ou de cisèlement génétique de la personnalité. C'est dans ce domaine également que l'on trouve le discours enthousiaste sur le cyborg, les puces électroniques mêlées au corps, etc.

Le troisième niveau est le plus radical, il se rencontre dans la cyberculture américaine et nous dit que le corps est obsolète, qu'il convient de s'en débarrasser pour accéder au monde sans limite de l'information pure : exister seulement comme esprit, un soi sans corps. Comme le disait un internaute, engagé dans toute une série de communautés virtuelles pour lesquelles il possède à chaque fois une identité différente : pourquoi accorder plus d'importance au Moi qui a un corps alors que les autres « Moi » sont bien plus intéressants. On sait combien la cybersexualité alimente aussi les fantasmes, fascine : sexualité sans corps, sans autre, sans cette épreuve de vérité qu'est la nudité de soi devant celle de l'autre. Mais il est clair qu'un monde sans corps est perçu comme un monde sans la mort.

Le thème de la démiurgie n'est pas une simple métaphore. Il y a des personnes aujourd'hui qui se prennent vraiment pour Dieu, ça devient même un lieu commun. Ils

Published in : LOMO MYAZHIOM, Aggée Célestin (dir.), *Corps, identité(s) et sociétés. Volume 2. Autour de David Le Breton*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813005779, doi : 10.17184/eac.9782813005779

vous annoncent : « un instant je me suis vraiment pris pour un Dieu. J'avais créé quelque chose qui prenait son envol tout seul, qui avait une vie autonome ». Ce discours démiurgique, on le trouve énormément dans la biologie, les neurosciences, elle est très puissante dans la cyberculture. Dans ces fantasmes nous serions au seuil d'un Nouveau Monde, d'une nouvelle alliance comme le dit Jeremy Rifkin, car vous avez des biologistes qui bricolent de nouvelles formes d'existence : en croisant des gènes, on arrivera à créer de nouvelles formes animales, à croiser l'homme et l'animal, avec la machine, l'informatique, etc. On manipulera l'humain à travers des interventions génétiques qui modifieraient sa forme et ses fonctions…

Déjà on voit sous nos yeux la fantastique inégalité des hommes dans nos sociétés. Un exemple est l'effondrement de l'Afrique : un continent laissé à l'abandon, miné par le Sida, avec un terrifiant taux de mortalité infantile et de mortalité des femmes enceintes élevé ; alors que dans le monde occidental on dépense des sommes incroyables pour « bricoler » le corps et mettre par exemple un enfant au monde par assistance médicale en choisissant éventuellement les qualités morales (bien entendu totalement fantasmées) de l'embryon à implanter. On a l'impression de vivre dans un monde fou, où il y a le sacrifice d'une partie de l'humanité pour la richesse de l'autre. Un monde dans lequel des gens disposent d'un pouvoir inouï sur une partie du monde et qui sont capables de couler des pays à travers des opérations bancaires ou d'exposer à de grandes difficultés des économies fragiles. C'est un monde que l'on comprend de moins en moins, même pour nous les sociologues ou anthropologues. C'est très difficile de saisir les logiques d'humanité, les anthropologiques qui nous poussent dans une espèce de fuite en avant qui paraît contestable à bien des égards sur le plan moral et par ailleurs éminemment destructrice.

***Aggée Célestin Lomo Myazhiom* : Un mot sur les questions bioéthiques que soulève la gestation pour autrui qui progresse dans différents pays avec quelques dérives de marchandisation des corps parfois comme dans les ventes d'organes ?**

Dans une société d'individus, l'atomisation sociale rend difficile l'établissement de principes s'appliquant à tous sinon sous une forme minimale. L'individualisme libéral promeut une liberté de choix individuel en matière de vie quotidienne et il avance donc un pluralisme moral, c'est-à-dire la nécessité de tolérer tous les points de vue moraux en posant l'autonomie du moi comme un bien suprême. Un tel courant ne s'interroge guère sur la valeur d'une pratique ou sur ses conséquences. Une telle éthique refuse toute intervention de l'État ou du droit, et accepte que l'intérêt de chacun guide l'action du collectif. Chaque individu ayant ses valeurs propres, elle ne saurait trancher en matière de bien, elle entend seulement lui laisser la possibilité d'exercer sa liberté de choix et d'action. Elle pose finalement une sorte d'égalité des valeurs en leur accordant à toutes une même importance. Une telle position aboutit finalement à une sorte de dissolution de la morale. Est bon pour moi ce que je décide pour moi. Mais justement peut-on imaginer une société qui se désintéresse totalement de la conjugaison des choix individuels et laisse chacun à sa seule responsabilité ? Un État n'a-t-il pas pour charge de protéger les plus vulnérables et de veiller à ce que le choix des uns n'altère pas la liberté des autres ?

Published in : LOMO MYAZHIOM, Aggée Célestin (dir.), *Corps, identité(s) et sociétés. Volume 2. Autour de David Le Breton*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813005779, doi : 10.17184/eac.9782813005779

La disparition des grands récits fédérateurs multiplie les petits récits et fragmente les références idéologiques, politiques, religieuses, culturelles, les associations d'intérêt… Dans un monde morcelé où les cultures laïques se confrontent à des croyances religieuses, ou les valeurs sont multiples et contradictoires, la bioéthique s'efforce d'indiquer des principes directeurs à travers une délibération impliquant la pluridisciplinarité et la diversité morale des intervenants. La tâche est d'établir un compromis où puisse se reconnaitre le plus grand nombre, de savoir jusqu'où aller trop loin pour les uns et les autres. L'éthique est une instance d'arbitrage entre des valeurs comme celles d'autonomie, de solidarité, de responsabilité, de justice, de proportionnalité, de dignité… qui entrent en conflit dès lors que des groupes différents en débattent. Elle implique une infinie patience afin d'aboutir à un consensus minimal. Elle est une tentative volontariste, mais toujours controversée de maintenir le lien social et la responsabilité mutuelle. Dans la mesure où autrui s'éloigne, où l'on est de moins en moins ensemble et de plus en plus côte à côte, « l'impératif catégorique s'efface au profit de l'impératif narcissique » comme le dit Gilles Lipovetsky

Il est désormais impossible de fonder une éthique unanime au sein de nos sociétés. L'individualisation du sens a promu justement l'autonomie comme valeur essentielle, mais c'est un principe justement qui fragmente le lien social, le rend poreux à d'innombrables points de vue. Si chacun voit midi à sa porte, certains pensant même que Dieu est avec eux, mais pas nécessairement le même pour les uns et les autres, les règles communes ne sont pas toujours aisées à définir et à appliquer. Nous sommes entrés dans le monde libéral du « j'ai bien le droit », formule qui disqualifie en partie le Droit, ou du « mon corps m'appartient, j'en fais ce que je veux ». La seule limite est celle de la responsabilité, même si elle est occultée par beaucoup. Je peux sans doute décider pour moi, mais sans profiter avec cynisme des circonstances comme dans l'achat d'organes à des ressortissants de pays pauvres ou en impliquant un enfant qui ne demande rien comme dans le cas des mères porteuses. Mais il ne s'agit bien entendu que d'une position morale, car dans les faits on trouve toujours ailleurs une législation favorable aux ventes d'organes ou aux mères porteuses et aux personnes qui les sollicitent. L'une des conséquences inévitables également est l'usage pervers par certains de nos concitoyens d'une législation favorable ailleurs pour réaliser un acte interdit par la nôtre, tout en revendiquant au retour tous les avantages propres, juridiques ou sociaux, qui ont été méprisés au préalable. Le souci n'est plus celui de l'engagement, mais de mener sa barque dans l'indifférence des autres. D'où le sentiment commun de la croissance des incivilités au sens d'une rupture des anciennes formes de tact avec les autres, la disparition de la confiance, et l'indifférence à toute responsabilité si on ne l'a pas notifiée par un contrat juridique. L'individu ne se sent plus en lien avec les autres, il ne considère plus avoir de compte a leur rendre. Le monde n'est plus une responsabilité, mais un cadre formel qui vaut pour le déploiement de soi. Les exigences narcissiques prennent le pas sur le sentiment du lien, et transforment autrui en un problème à résoudre. Le lien à l'autre glisse de l'éthique à l'instrumental, il autorise tous les comportements dès lors qu'ils sont réalisables. Je peux volontiers dire, en achetant l'organe d'un pauvre, avec son accord, que c'est formidable, car cela « sauve des vies », le sort du donneur après le prélèvement ne m'importe absolument pas puisque je l'ai payé, profitant de sa misère, et sachant que jamais je ne lui aurai

Published in : LOMO MYAZHIOM, Aggée Célestin (dir.), *Corps, identité(s) et sociétés. Volume 2. Autour de David Le Breton*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813005779, doi : 10.17184/eac.9782813005779

donné l'un de mes organes, ni même d'ailleurs la moindre attention en d'autres circonstances. Je peux instrumentaliser l'autre puisque je ne me sens pas concerné par lui et que je me donne bonne conscience en le payant.

En ce qui me concerne, je ne pourrai jamais vivre en pensant que je dois la vie à un homme ou une femme à qui j'ai retranché un organe qui rendra sans doute un jour sa vie plus amère qu'elle ne l'était, je ne peux imaginer un instant payer une femme pour porter un enfant dont j'aurai la prétention qu'il sera le mien à cause de mon ADN en faisant semblant d'ignorer qu'un jour cet enfant se posera douloureusement la question de ses origines. Ce n'est pas là une coquetterie narcissique, mais le sentiment que le monde change et que ces propos tendent aujourd'hui à résonner comme la nostalgie d'un Ancien Monde de valeurs même si nous sommes infiniment nombreux à mesurer le cynisme du lien social contemporain, que certains d'entre nous peuvent balayer aisément avec mépris, car nous appartenons au monde des nantis. En ce sens ce propos plus personnel est un témoignage sur la pluralité des mondes moraux aujourd'hui et sur leur incompatibilité même si la force des circonstances finit par imposer un point de vue.

Notons aussi depuis quelques décennies une sorte de shopping planétaire du droit est né : on peut divorcer, avorter, acheter des organes, des gamètes, solliciter une mère porteuse, recourir à un suicide assisté, et bien d'autres pratiques dans des législations favorables si celle de l'État où vivent les personnes ne les autorise pas, même s'il faut pour cela disposer de moyens économiques pour satisfaire ces désirs. Le tourisme médical et juridique est une manière de faire son bon plaisir des lois. Leur inscription territoriale n'est plus de mise. Aucun État n'est plus en mesure d'assurer la capacité de faire régner un régime de Droit pour l'ensemble des citoyens. Si la pratique des mères porteuses ou du commerce d'organes est interdite en France, des citoyens français se rendent aux États-Unis pour faire porter un enfant de leurs gènes par une autre femme, ou se faire greffer un organe dans des pays favorables à leur commerce, etc. La question se pose de l'utilité du droit dans un tel contexte de mondialisation des capitaux et des marchandises et de pulvérisation des droits subjectifs. Si la fragmentation du Droit avantage les plus riches, elle dépossède les plus pauvres de leurs droits les plus élémentaires, car les citoyens ne disposent pas des mêmes protections que dans les sociétés occidentales. On retrouve là une logique de sacrifice des plus démunis que j'ai analysé dans *La chair à vif*, qui a alimenté l'histoire de l'anatomie et de la médecine, et qui aujourd'hui nourrit la bioéconomie.

***Aggée Célestin Lomo Myazhiom :* : Dans ce monde en quête de sens permanent, le corps revient quand même, notamment dans la douleur – que vous qualifiez d'expérience la mieux partagée du monde avec la mort – ou encore dans cette volonté à travers, par exemple la cryogénisation, à dépasser la mort... Comment expliquez-vous cette volonté d'assumer la mort et d'aller au-delà d'elle ?**

D. L. B. : La cryogénisation est anecdotique. Elle ne touche pas un nombre élevé de personnes. Elle renvoie à cette vision positiviste d'une science qui va toujours de l'avant et qui trouvera un jour une réponse aux maladies dont ces hommes ou ces femmes sont morts. Avec le sentiment que la mort est un état réversible, ce qui va de pair avec le sentiment des identités réversibles du monde sans corps et sans visage du

Published in : LOMO MYAZHIOM, Aggée Célestin (dir.), *Corps, identité(s) et sociétés. Volume 2. Autour de David Le Breton*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813005779, doi : 10.17184/eac.9782813005779

virtuel : on peut changer d'identité facilement et déployer ce discours religieux qui affirme que l'homme arrivera un jour à nier la mort, à nier la vieillesse, la maladie. La cryogénisation est une sorte de symptôme ironique de toute une convergence de données imaginaires de nos sociétés actuelles.

***Aggée Célestin Lomo Myazhiom* : Quel regard portez-vous sur l'homme augmenté et le transhumanisme ? Et tous ces nouveaux usages des nouvelles technologies au-delà du corps réparé ?**

Part maudite en voie de rectification par les techniques de la communication ou voie de salut se substituant à l'âme dans une société laïcisée, la même rupture est présente qui met l'homme en position d'extériorité, de témoin en quelque sorte, en face de son propre corps. Le dualisme contemporain de nos sociétés oppose l'individu à son propre corps, à la différence du dualisme traditionnel qui distingue le corps et l'esprit ou l'âme, avec le transhumanisme un dualisme hyper-moderne fait son apparition, il oppose le cerveau au corps, ce dernier n'étant plus que l'artefact méprisable du premier, une excroissance inutile et porteuse de toutes les fragilités inhérentes à la condition humaine. Ces démarches convergent vers une autonomisation du corps pour le meilleur ou pour le pire, celui-ci étant simultanément lieu de jubilation ou de haine, supprimé comme fossile ou corrigé comme brouillon. Dans une société d'individus, le corps est le point ultime où se croise le sentiment de soi, et simultanément le lieu où l'autre commence. Les limites du corps interrogent les limites du lien social et les limites de soi.

L'incarnation est une objection permanente à la simplicité et à la brutalité de la notion d'information qui commande toutes ces entreprises de recherche d'immortalité, de performance, etc. Le corps n'a pas disparu, il n'est même guère reconfiguré de façon significative pour ceux qui souhaitent aller le plus loin en ce sens. Le discours n'est pas à la hauteur des réalisations techniques. En revanche émerge une subjectivité nouvelle au non du culte de l'information, nourrie par l'immersion, grandissante de nos contemporains dans un monde virtuel qui répond à leurs attentes sans délai. Les anciennes représentations de l'humain qui mettaient l'incarnation en leur centre, sont concurrencées par d'autres qui le voient comme surnuméraire, dépassé, obsolète. L'information est une donnée mathématique, d'emblée universelle, non une donnée sémantique, elle répond à une rationalité instrumentale. Au-delà de l'enchantement du discours, le transhumanisme se heurte à cette limite. L'humain ne vit pas dans un univers d'informations, mais de significations, immergé physiquement dans le monde, et non dans un modèle reconstitué ou formalisé. Et grâce à la virtuosité acquise par sa pensée et son corps, la condition de sa présence au monde, l'individu à tout instant contextualise les données de son environnement, les transforme en significations avec lesquelles vivre et agir. Et il le fait en projetant les valeurs résultant de son histoire de vie. Le rapport au monde passe par le corps tout entier, les perceptions sensorielles, les émotions, les ressources de sens qui le traversent. La pensée est bien autre chose qu'un traitement de l'information. L'individu est sensible à une multitude de données de son environnement selon l'intérêt qu'il leur prête, il sait dissiper la polysémie d'une situation en la reliant aussitôt à un contexte précis, il généralise ou singularise des données par recoupements intuitifs afin de distinguer d'emblée l'essentiel de l'acces-

Published in : LOMO MYAZHIOM, Aggée Célestin (dir.), *Corps, identité(s) et sociétés. Volume 2. Autour de David Le Breton*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813005779, doi : 10.17184/eac.9782813005779

soire. Une pensée sans corps et toute puissante n'a guère de sens. Les technologies, même les plus avancées ne rendent nullement le corps anachronique, l'expérience corporelle demeure le cœur indispensable de l'humain. Une humanité hors corps est par ailleurs une humanité sans sensorialité, amputée de la saveur du monde, sans émotion, sans désir, sans sexualité, sans autre.

Ces déclinaisons souvent fantasmatiques du corps dans les mondes contemporains montrent qu'il est désormais pour l'individu un objet fluide, transformable, un *work in process*. Pour les uns il s'agit de le transformer, de s'en jouer, d'autres veulent s'en débarrasser, la plupart sans doute ne s'en soucient guère, ils le considèrent comme l'incarnation de leur expérience du monde et ne songent nullement à le congédier ou à l'« améliorer ». Mais les résistances sociales sont considérables. Ainsi des centaines de millions de marcheurs à travers le monde disent leur bonheur de vivre l'incarnation sensible de leur rapport au monde, sans souci de performance ou d'efficacité. J'ai commencé à écrire sur la marche juste après avoir bouclé L'adieu au corps, dans une soif de retrouver la sensorialité heureuse du monde et épuisé par le puritanisme que je n'avais cessé de croiser en travaillant sur les extropiens ou sur les transhumanistes, qui sont d'ailleurs presque exclusivement des hommes ce qui en dit long sur le fantasme de virilisation, de maitrise qui caractérise ce type de discours.

Aggée Célestin Lomo Myazhiom : **Et la question de la douleur... La prise en compte de l'homme malade et pas seulement du corps malade que vous défendez vous semble-t-elle avancer dans les pratiques médicales ?**

D. L. B. : Je suis partagé… Dans un certain nombre de services effectivement la douleur est mieux soulagée, le domaine de l'accompagnement des mourants s'est bien développé même s'il ne touche que quelques dizaines de milliers de lits alors que 550.000 personnes meurent chaque année en France. Bon nombre de ces gens meurent dans de grandes souffrances et dans un sentiment de solitude dans la plupart des hôpitaux ou des centres de longs séjours. Les services de soins palliatifs sont une sorte de vitrine dans nos sociétés. Dans ma fréquentation de l'hôpital, je vois des gens qui sont engagés dans une dimension éthique des soins (ça touche énormément les infirmières et quelques médecins) ; mais il y en a d'autres qui restent des techniciens et qui sont relativement peu attentifs à l'accompagnement des malades, qui continuent à ne pas répondre à leurs questions ou de manière vague. C'est une question très difficile, car il ne faut pas généraliser. J'ai l'impression qu'on peut répondre : oui la société française a fait des progrès considérables en matière de prise en charge de la douleur, mais de manière inégale d'un service à un autre. Mais dans ma fréquentation des médecins, je dois dire que je suis toujours touché par l'humanisme et l'inventivité des médecins de la douleur avec lesquels je travaille souvent. On a rattrapé une part du retard, mais avant de dire que tous les patients sont bien soulagés, il y a encore un pas à franchir. J'entends souvent des soignants me raconter des histoires assez dures de malades qui ont attendu longtemps avant qu'on les soulage ou bien qui ne l'ont jamais été.

Aggée Célestin Lomo Myazhiom : **Comment faut-il faire pour inculquer au personnel soignant la prise en compte de la douleur dans leur pratique ?**

Published in : LOMO MYAZHIOM, Aggée Célestin (dir.), *Corps, identité(s) et sociétés. Volume 2. Autour de David Le Breton*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813005779, doi : 10.17184/eac.9782813005779

D. L. B. : Votre question sollicite en réponse une utopie. À mon avis il faudrait réformer la formation des médecins en incluant beaucoup plus de sciences humaines et sociales, en revalorisant le statut des médecins généralistes également qui sont souvent méprisés dans les hôpitaux. Le monde de la médecine est fortement hiérarchisé, et ce n'est pas une bonne indication pour que ces médecins prennent en charge leurs patients avec humanité, avec un engagement moral, avec une qualité relationnelle et une prise en charge de leur souffrance. Déjà en amont, au niveau de la formation, il y a une dénégation complète de l'humain au profit d'un formidable savoir sur le corps segmenté, transformé en informations pures ; et puis en aval les stages hospitaliers des jeunes médecins leur apprennent le mépris, la hiérarchie, l'esprit de caste et une certaine indifférence du malade. Donc, il faudrait totalement réformer les facultés de médecine et les hôpitaux, ce qui est impensable… L'introduction timide, à l'heure actuelle, des sciences humaines dans les facultés de médecine est insuffisante pour changer l'esprit des médecins. À l'hôpital nous ne sommes plus des sujets, même pas des corps, mais des organismes. C'est ce que j'ai longuement travaillé dans *Anthropologie du corps et modernité* et dans *La chair à vif*.

***Aggée Célestin Lomo Myazhiom :* Comment définiriez-vous le corps dans la société aujourd'hui ?**

D.L.B. : Dans nos sociétés fortement individualistes, nous ne sommes plus des héritiers, il n'y a plus de chemins tout tracés pour orienter nos existences. Pour le meilleur ou pour le pire, nous sommes livrés à nous-mêmes même si les contraintes sociales sont toujours puissantes. L'individu se légitime lui-même, la société n'est à ses yeux qu'un cadre formel. La production de soi est donc un façonnement provisoire d'identité, une manière de s'inventer à l'intérieur de certaines limites. Le corps est l'un des aspects essentiels de ce bricolage sur soi. Nous sommes tous sur la scène d'une société du spectacle régie par un impératif d'apparence, de look. Les produits de consommation se multiplient pour mettre en scène la présence. Il n'y a plus d'interdit, seulement des choses encore impossibles. L'apparence devient une raison d'être, une manière de se justifier, de s'affirmer, de chercher une reconnaissance. Le regard prend alors une position essentielle, on est ce que les autres voient de vous. Il s'agit au sens figuré et réel de chercher ses marques. En outre dans nos sociétés le sentiment d'identité est devenu modulable, on passe d'un look à un autre, on se produit soi, pour garder sa vie en main, se donner des repères essentiels pour exister. Il n'y a pas bien longtemps on vivait son corps comme une souche identitaire non remaniable, définitive. Aujourd'hui plus personne ne vit son corps comme un destin, mais plutôt comme un pré-texte. On « signe » son corps. Mais là il s'agit encore de la vie quotidienne, de se forger à travers une discipline, un travail sur soi.

La question du goût de vivre me paraît la question essentielle. Le progrès de la science, on le sait tragiquement aujourd'hui, n'a rien à voir avec un progrès moral. Les techniques ne sont que des moyens, mais elles tendent à devenir des fins en soi. Quand on voit le mal de vivre de nos sociétés occidentales, la peur de l'avenir, le fossé terrifiant qui se creuse entre les riches et les pauvres, entre les sociétés occidentales et les autres, on ne peut que tirer la conclusion qu'il est temps de faire une pause, de profiter de ces richesses en les répartissant de manière plus juste, de prendre le temps de vivre. Dans

Published in : LOMO MYAZHIOM, Aggée Célestin (dir.), *Corps, identité(s) et sociétés. Volume 2. Autour de David Le Breton*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813005779, doi : 10.17184/eac.9782813005779

ce monde où les techniques abondent, le sens disparaît, les valeurs deviennent celles de la performance, de l'efficacité, au détriment des valeurs de solidarité, de partage. Le bonheur des hommes ne se tisse pas dans l'accumulation des techniques, mais dans le sens qu'ils donnent à leur existence. Je ne suis pas luddite, bien entendu, je suis surtout pour un autre usage des techniques, et fortement opposé à leur fétichisation actuelle qu'il s'agisse de la génétique ou d'Internet. Le corps pour le meilleur ou pour le pire est notre ouverture aux autres et au monde. La saveur du monde vient des sens, du fait de voir, d'entendre, de toucher, de goûter, de sentir. Je pense comme Jankélévitch qu'il nous incombe de conjurer la mortalité qui est la nôtre par la ferveur d'exister.

***Aggée Célestin Lomo Myazhiom :* Vos derniers mots me font penser à vos travaux sur les conduites à risque des jeunes où apparaissent des pratiques ordaliques ?**

Une frange significative de la jeunesse va mal. Les difficultés d´entrée dans la vie sont aujourd´hui considérables et les détresses saillantes touchent entre 15-20 % des adolescents, elles connaissent une ampleur sociologique qui ne s'est jamais vu, et n'épargnent plus aucune société dans le contexte de la mondialisation. La question des conduites à risque est une donnée récente de nos sociétés. La plupart d'entre elles se développent seulement dans le courant des années soixante-dix (troubles alimentaires, toxicomanies, vitesses sur les routes, etc.), d'autres sont plus tardives encore (tueries scolaires, alcoolisation extrême, attaques au corps, dépendance aux jeux vidéos, à l'Internet…) Elles accompagnent la transformation du statut de la famille et de l'enfant, la prégnance du néolibéralisme dans tous les secteurs de la vie sociale, et donc l'émergence de ce que N. Baumann nomme la liquidité, c'est-à-dire l'obsolescence des repères qui rendaient l'existence individuelle et collective relativement prévisible et solidaire au profit d'un monde où règne en permanence l'incertitude et le chacun pour soi. L'individualisation du lien social, qui n'a cessé de s'accentuer depuis la chute du mur de Berlin, a contribué à la désinstitutionnalisation de la famille qui n'est plus désormais la cellule élémentaire de la société, mais plutôt un refuge sentimental, un lieu provisoire, consensuel de l'entre soi pour le couple. Elle s'articule désormais davantage sur une relation de proximité de ses membres que sur une symbolique distinguant les positions de parents et d'enfants. Elle est un lieu où être soi avec les autres, les plus proches, mais avec le minimum d'entraves, et dans une négociation permanente. Elle est aujourd'hui précaire, marquée par le recul du mariage, l'augmentation des divorces ou des séparations, les recompositions, la monoparentalité, et donc pour l'enfant la fragmentation de la parenté. Elle connaît nombre d'enfants uniques ou de fratries réduites, soumises aux aléas relationnels de la famille nucléaire. Quand le couple se sépare, il reste l´enfant.

Par ailleurs une longue phase d'attente et d'incertitude s'étend entre l'adolescence et la maturité sociale. L'avenir est empreint d'inquiétude. Le provisoire régit les relations amoureuses, le rapport au travail, la relation à la famille, les technologies du quotidien, elles-mêmes obsolescentes. Nos sociétés connaissent un allongement de la durée de formation, et de l'entrée dans une activité professionnelle, à travers souvent une période de chômage, des emplois déqualifiés et transitoires. Depuis les années quatre-vingt-dix, diplômés ou non, les jeunes générations accumulent chômage, stages,

Published in : LOMO MYAZHIOM, Aggée Célestin (dir.), *Corps, identité(s) et sociétés. Volume 2. Autour de David Le Breton*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813005779, doi : 10.17184/eac.9782813005779

emplois précaires, et les diplômés sont souvent employés en dessous de leur qualification. Le « moratoire » adolescent est d'autant plus difficile à vivre que les jeunes sont en permanence sollicités par la consommation, et qu'ils doivent parfois patienter un long moment avant d'acquérir leur indépendance économique et morale. La volonté de s'affranchir de la tutelle des parents, de s'émanciper pleinement, est contredite par le manque de moyens symboliques et matériels pour accéder pleinement à cette indépendance. L'entrée dans la vie n'est plus une donnée d'évidence, mais une conquête pour beaucoup de jeunes. Rien ne leur assure que leurs difficultés sont provisoires et qu'elles auront bientôt une issue favorable. Cette zone de turbulence implique une période intense d'expérimentation, de confrontation aux autres, de recherche de limites de sens.

Mais des sociétés d'individus ne peuvent institutionnaliser les rôles, elles laissent l'initiative à chaque acteur le livrant au soin de se différencier et de forger la trame de son existence. Les références sociales et culturelles se multiplient et se concurrencent, elles se relativisent les unes les autres, induisant un brouillage, une confusion, notamment pour des jeunes dont les parents sont issus de l'immigration. Il n'y a plus de fondements assurés et consensuels de l'existence. Il faut se légitimer d'exister, et le faire parfois sans les autres. Une société d'individus aboutit à l'individualisation du sens, et donc à la nécessité de s'instituer d'abord par soi-même, rendant plus difficile le passage d´adolescence. Ce lent processus d'acheminement à soi implique pour certains adolescents plus de difficultés que pour d'autres d'emblée dans l'évidence d'exister. La jeunesse est multiple, elle se décline en conditions sociales, culturelles, en genre, etc., mais les conditions affectives qui enveloppent l'adolescent sont essentielles pour comprendre les singularités qui émergent et imprègnent particulièrement ces comportements à risque. Cependant, même ici, ce ne sont tout à fait ni les conditions sociales ni les conditions affectives qui priment, mais ce que le jeune en fait dans le cours de son histoire.

Le terme de conduites à risque vient bien entendu du vocabulaire de la santé publique. Pour le jeune le danger inhérent à ses comportements paraît de peu de poids au regard de son mal de vivre. Il est emporté dans la nécessité intérieure de les reproduire et ne s'interroge guère sur leurs conséquences. Il s'expose délibérément au risque de se blesser ou de mourir, d'altérer son avenir personnel, ou de mettre sa santé en péril : défis, jeux dangereux, tentatives de suicide, fugues, errance, alcoolisation, toxicomanies, troubles alimentaires, vitesse sur les routes, violences, relations sexuelles non protégées, refus de poursuivre un traitement médical vital, etc. Ces comportements disparates mettent en danger ses possibilités d'intégration sociale à travers notamment la déscolarisation, et ils aboutissent parfois, comme dans l'errance, l'alcoolisation extrême, la « défonce » ou l'adhésion à une secte, à une dissolution provisoire de l'identité. Mais ils sont aussi une expérimentation tâtonnante d'un monde social qui échappe encore. Le risque est une matière première pour se construire, avec cependant l'éventualité de mourir ou d'être blessé. La question du goût de vivre domine les conduites de risque des jeunes générations. Elles sont une interrogation douloureuse sur le sens de l'existence. Elles marquent chez le jeune l'altération du goût de vivre, le sentiment d'être devant un mur infranchissable, un présent qui n'en finit jamais. Elles traduisent la recherche tâtonnante et douloureuse d'une issue. Mais simultanément ce

Published in : LOMO MYAZHIOM, Aggée Célestin (dir.), *Corps, identité(s) et sociétés. Volume 2. Autour de David Le Breton*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813005779, doi : 10.17184/eac.9782813005779

sont des manières de forcer le passage en brisant le mur d'impuissance ressenti devant une situation. Elles témoignent de la tentative de s'en extraire, de gagner du temps pour ne pas mourir, pour continuer encore à vivre. Et le temps, disait Winnicott, est le premier remède des souffrances adolescentes. Ces épreuves que les jeunes s'infligent sont des formes inédites de rites visant à la mise à l'épreuve de soi, mais dans un contexte solitaire (ou parfois avec quelques amis). Dans leur diversité, elles sont d'abord des tentatives douloureuses de ritualiser le passage à l'âge d'homme ou de femme pour des jeunes pour qui vivre est un effort permanent. Sursaut de conscience, manière de se débattre et de jouer son existence contre la mort pour donner sens et valeur à sa vie, elles participent d'une recherche de limites de sens, d'un cran d'arrêt au moins provisoire aux incertitudes ressenties. Mais la blessure ou la mort peuvent survenir à tout moment en rappelant qu´on ne joue pas impunément avec le danger. En faisant la part du feu, le jeune court le risque de son corps pour retrouver sa place dans le tissu du monde et effectuer un acte de passage qui le sorte enfin de la souffrance, de cet état de suspension douloureuse. Il redevient acteur, il exerce un contrôle sur ses ressentis à travers le recours à des remèdes paradoxaux, mais qui participent d'anthropo-logiques efficaces et autorisent à continuer à vivre. Plusieurs d'entre elles se croisent dans les conduites à risque des jeunes, elles ne s'excluent pas les unes des autres, mais elles s'enchevêtrent dans chacune d´entre elles : ordalie, sacrifice, blancheur et dépendance. Il s'agit globalement de demander un sens à sa vie à travers une épreuve personnelle dangereuse, de demander symboliquement à la mort une réponse que le lien social a été impuissant à donner, sur le sens de sa vie, sur sa place dans le monde.

***Aggée Célestin Lomo Myazhiom* : Que nous a appris la récente crise COVID 19 sur les usages sociaux et politiques des corps ?**

Le virus est l'ennemi invisible et sournois dont il faut immuniser le corps social par le retranchement et des contacts limités. Puisque les anti-corps ne suffisent plus à éloigner le danger, la purification artificielle s'impose par des mesures de protection qui impliquent la distance physique et des précautions pour toute interaction. Le monde entier est entré dans une phase de liminalité dont manquent les modes d'emploi. Période d'entre-deux à apprivoiser afin de ménager de nouvelles ritualités de vie quotidienne ou d'interaction avec les autres, puisque les gestes accoutumés d'accueil et de congé sont suspendus par des impératifs hygiéniques. La bactériologie prend le pas sur la sociologie ou la politique, sans les annuler tout à fait, mais en les subordonnant à son principe. *Le confinement, les gestes barrières ou le masque construisent une prophylaxie du lien social par la rupture des chaines de contagion. Il dresse un clivage entre deux mondes répulsifs l'un à l'autre, le pur est ce qui demeure sous l'égide du propre, au double sens du terme : ce qui n'est pas souillé, mais aussi ce qui n'appartient qu'à soi et n'est pas contaminé par l'altérité. C'est une pureté plutôt négative en ce qu'elle correspond à la lutte contre la contagion. L'impur est le règne de menaces dont il faut se garder. Le virus trouble l'ordre et risque de faire intrusion. Toutes les mesures de prévention sont des manières de ruser avec lui, de ritualiser le désordre qu'il crée au sein du lien social. Le mot « contagion » est issu du latin contagio, du verbe tangere : toucher. Le mot apparait dans la langue française au début du XIVe siècle. Mais le toucher c'est aussi le contact. Et désormais, hormis*

Published in : LOMO MYAZHIOM, Aggée Célestin (dir.), *Corps, identité(s) et sociétés. Volume 2. Autour de David Le Breton*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813005779, doi : 10.17184/eac.9782813005779

pour les plus proches, ce sont des rituels d'évitement qui sont mis en œuvre. Le corps est désormais le lieu de la vulnérabilité, là où guettent la maladie et la mort pour s'engouffrer dans la moindre brèche. Il est une menace, même celui de nos proches susceptibles d'être porteurs asymptomatiques du virus. L'isolement et les mesures de protection (distance physique, masque…) soulignent son statut de dangerosité. Ses matières volatiles risquent de se répandre hors de l'individu. Une relation puritaine au corps s'impose dans la nécessité de contrôler ses relations, ses contacts par la vigilance et l'hygiène. Le corps est transformé en citadelle assiégée. Une surveillance méticuleuse s'impose à ses frontières. Il faut les colmater, les barricader. L'effacement ritualisé du corps, que j'avais analysé dans *Anthropologie du corps et modernité*, s'accentue d'un cran. Il faut se laver, se purifier sans relâche par le port du masque, le respect de la distance physique à l'autre ou par le nettoyage des mains avec le gel hydroalcoolique, en se méfiant de tout contact avec les inconnus. Le corps se mue en source de pollution, particulièrement le corps de l'autre. Les zones d'ouverture, les interstices sont les lieux propices à la contagion, mais nul corps n'est imperméable, car l'individu ne l'est pas, et les contacts avec les autres ou les objets qu'ils ont touchés sont innombrables au quotidien. De même que toute frontière connait ses passeurs, le virus dispose de bien des moyens pour contourner ces précautions au moindre relâchement. Dans ces mesures de précautions mises en œuvre par les États dans le monde entier, voir l'affirmation d'un biopouvoir n'a guère de sens. Dans ce contexte de péril sanitaire, le prix de la préservation de la santé tient à une restriction nécessaire des libertés, mais de la même façon qu'un malade est parfois contraint à contrecœur de garder la chambre avant sa guérison. Quiconque ne joue pas le jeu de se protéger et de protéger les autres participe à la diffusion du virus sans toujours le savoir. La lutte contre la pandémie implique un principe civique de solidarité et de responsabilité. Le cadre éthique et normatif fixé par les médecins et les politiques en matière de précautions sanitaires, s'il a été globalement respecté, n'a cessé d'être contesté sur ces marges. Pour certains gouvernants populistes, le covid-19 était seulement une "grippette", inoffensive, sur le fond d'un mensonge international pour assujettir les populations (dans quel but ?). Leurs pays sont les plus touchés par la pandémie, leur incurie a été un désastre absolu pour leurs populations.

***Aggée Célestin Lomo Myazhiom* : Derrière les masques, la disparition des visages, des rires ou sourires...**

Dans nos sociétés occidentales, le fait d'avancer le visage nu dans l'espace public semble couler de source. La *crise sanitaire liée au Covid-19* est venue comme un *trickster* perturber ironiquement ces dispositions. *Le monde entier est alors entré dans une phase de liminalité dont manquaient les modes d'emploi.* Un usage familier du masque jusqu'alors était celui du personnel soignant, notamment en chirurgie ou dans les services nécessitant une asepsie rigoureuse. De manière légitime en contexte pandémique le port du masque s'impose dans les espaces publics. Nécessaire sur le plan prophylactique, cette dissimulation du visage ajoute cependant au brouillage social et à la fragmentation de nos sociétés. Au plus élémentaire, il n'est pas toujours aisé d'identifier nos interlocuteurs même s'ils étaient bien connus au temps où le visage découvert était de mise. Derrière le masque nous perdons toute singularité, mais aussi l'agrément de regarder les autres autour de soi, le flâneur urbain est dé-

Published in : LOMO MYAZHIOM, Aggée Célestin (dir.), *Corps, identité(s) et sociétés. Volume 2. Autour de David Le Breton*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813005779, doi : 10.17184/eac.9782813005779

possédé d'une part de son plaisir. La réciprocité des échanges au sein du lien social implique l'identification mutuelle des visages. Les mimiques indiquent la résonance de nos paroles sur l'autre. Régulatrices de l'échange, elles autorisent un ajustement mutuel. Cependant le masque ne laisse apparaitre que le front et les yeux, il défigure l'individu, car le visage est une gestalt, s'il manque le nez, les lèvres, ou la bouche, il n'en reste qu'un fantôme. La personne n'est plus reconnaissable, de surcroit, il n'est plus possible de suivre sur ses traits l'écho de nos paroles. Les repères familiers volent en éclat. Le front et les yeux ne disposent pas de la marge de manœuvre expressive du visage tout entier. Même le sourire ne s'y discerne plus. Des rides sur le front sont aussi bien l'indice d'un sourire que d'un agacement, d'une colère, d'une lassitude ou d'un bâillement. On cherche dans les postures et les gestes, et surtout la voix, les indices de l'engagement de l'autre. La défiguration des traits altère la figuration sociale de l'individu. Un cours ou une conférence dans ce contexte introduit à un sentiment d'inquiétante étrangeté. Privé de visage, sous le masque, l'auditoire paraît curieusement inerte, car nul ne voit plus la mobilité des traits, mais seulement l'excroissance d'un regard énigmatique. L'orateur est privé des repères qui nourrissent l'attention et l'empathie à ses propos. Dès lors l'intervention est épuisante, et ingrate, même si le fait de hausser la voix et d'accentuer les intonations s'efforcent de pallier la disparition des signes du visage par une intonation plus accentuée.

***Aggée Célestin Lomo Myazhiom* : Quel bilan pouvez-vous faire de ces 50 années d'observations et de recherches autour du corps ? Quels enjeux ?**

Je suis toujours en chemin, je m'interroge inlassablement. Finalement travailler sur le corps a été pour moi une manière d'aborder maints sujets qui me passionnaient dans une sorte de logique me menant d'une recherche à une autre, avec à chaque fois une dimension éthique majeure, surtout quand j'ai travaillé sur les usages que la médecine fait du corps, notamment dans le contexte des greffes, le domaine de la douleur que j'ai entamé dans le milieu des années quatre-vingt-dix à une époque où la France avait un énorme retard sur les autres sociétés. J'ai aussitôt d'ailleurs été happé par des médecins qui se battaient pour une meilleure prise en charge et qui voyaient dans mon travail un prolongement à travers l'anthropologie de ce qu'ils affirmaient en s'appuyant sur leur expérience. Le domaine aussi des conduites à risque dans lequel je me suis énormément impliqué avec là aussi des enjeux éthiques essentiels. Travailler sur le corps implique sans cesse des enjeux sociaux, politiques, mais surtout éthiques. L'anthropologie brise par définition et par méthode les frontières temporelles et spatiales, elle ouvre l'espace et le temps pour s'approprier une pluralité d'existences sociales et culturelles en donnant ainsi comme objet d'investigation la plus large gamme d'humanités. Elle est la science de la pluralité des mondes, de l'hétérogénéité sociale et culturelle, une science de l'homme dans ses relations au monde et aux autres. Elle est une entreprise de traduction des cultures afin d'aboutir à la science de l'homme par excellence. Elle rompt également les frontières disciplinaires surtout par son souci d'une approche totalisante des faits humains. La différence est la matière première de son intérêt pour le monde, elle s'attache à penser l'altérité et l'identité, l'Autre en Soi et Soi en l'Autre. L'autre n'est pas enfermé dans un statut d'altérité, il n'est pas assigné à sa différence, mais interrogé à son propos afin de mieux se comprendre soi. L'Autre est le détour qui mène à Soi, de même que Soi est le détour qui mène à l'Autre.

Published in : LOMO MYAZHIOM, Aggée Célestin (dir.), *Corps, identité(s) et sociétés. Volume 2. Autour de David Le Breton*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813005779, doi : 10.17184/eac.9782813005779

Elle oscille entre le particulier et l'universel, elle cherche à comprendre comment l'un et l'autre s'enchevêtrent, à travers une mise en perspective de la diversité elle tente de dégager les anthropo-logiques, les logiques d'humanité qui trouvent leur formulation singulière dans un groupe tout en se rattachant à un ensemble plus vaste. L'anthropologie implique donc une démarche comparative entre des constructions sociales et culturelles variées. Elle est en ce sens un « regard éloigné », une étude de la condition humaine, mais qui s'intéresse au plus concret, qui part du particulier pour chercher l'universel et l'inverse puisque l'homme n'apparait jamais autrement que dans une condition sociale et culturelle donnée.

Aggée Célestin Lomo Myazhiom : **Dernière question, un peu plus personnelle. Qu'est-ce qui depuis *Corps et sociétés* (votre premier ouvrage) guide votre cheminement autour du corps. Car en vous lisant, on a l'impression d'une quête du Graal... Un peu comme le dernier défenseur de l'homme face à la technoscience...**

D. L. B. : J'ai commencé à travailler sur le corps quand j'étais étudiant. J'ai fait une thèse 3e cycle avec Jean Duvignaud sur les relations entre corps et pouvoir, avec une articulation autour du concept gramscien d'hégémonie. J'y évoquais le statut de la femme, celui du malade, celui du handicap dans l'Occident de la fin des années 1980. Dans ma thèse d'État, sous la direction de Pierre ansart, j'ai commencé à développer les bases d'une anthropologie du corps et publié entre temps *Corps et sociétés*. L'anthropologie du corps est mon axe majeur, mais il n'est pas le seul. Je travaille aussi énormément sur l'anthropologie des conduites à risque. Et puis j'ai écrit sur le silence, le visage, le sourire, le rire, la marche, l'aventure, etc. J'ai une curiosité infinie à l'égard du monde, tout me passionne. Cette évocation que je viens de faire de mon travail n'est que l'aspect le plus public (car s'étant traduit par des livres), j'écris souvent des préfaces pour des catalogues lors d'expositions d'art contemporain, j'ai écrit pour le théâtre et publié un roman, etc. J'ai une fringale de connaissance, je cherche à comprendre. Mon Graal c'est plutôt de comprendre le monde dans lequel je vis, de comprendre mon humanité singulière dans l'émerveillement d'exister et dans un sentiment très aigu de ma responsabilité à l'égard des autres, du monde. Ce qui fait que je reste souvent un adolescent écorché par des choses que je vois. Ma manière de répondre à toutes ces questions c'est d'écrire, sans l'écriture je ne sais pas comment je pourrais exister.

Aggée Célestin Lomo Myazhiom : Des conseils pour de jeunes chercheur.s.e.s ?

Ce que je leur ai répété toute ma carrière : qu'ils n'oublient jamais l'infinie complexité, les ambivalences des sociétés humaines. Aujourd'hui, de plus en plus à l'université, l'argumentation et la confrontation des points de vue cèdent devant l'intimidation, l'affirmation d'une identité rigide. L'infinie subtilité et complexité du monde se dissout dans des prises de position arrogante ou des menaces à l'encontre de ceux qui pensent un peu autrement. L'hystérisation des débats l'emporte sur l'examen tranquille et amical des faits. Les polémiques souvent montées de toute pièce se multiplient sur la scène des médias où l'impossibilité d'entendre l'autre aboutit des invectives ou des simplifications extrêmes de sa pensée. On surjoue l'indignation, les appels à la haine ou au meurtre au nom parfois de ce que Freud nommait « le narcissisme des petites différences ». Le pathos l'emporte sur le logos, seule l'émotion est entendue.

Published in : LOMO MYAZHIOM, Aggée Célestin (dir.), *Corps, identité(s) et sociétés. Volume 2. Autour de David Le Breton*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813005779, doi : 10.17184/eac.9782813005779

La patience de l'argumentation n'est plus de mise, ni les nuances, le rappel des exceptions… La *cancel culture*, la culture de la liquidation de l'autre traduit la volonté de balayer toutes nuances autour de soi. Le *wokisme* relève de cette intolérance absolue à l'existence d'idées différentes des siennes qui en appelle volontiers au boycott, à la censure de certains écrivains ou artistes. Les mouvements d'émancipation changent depuis une dizaine d'années leur centre de gravité passe de l'universalisme à la revendication d'une identité figée et barricadée, même contre de minimes différences. Il ne s'agit plus de changer le monde, mais d'instaurer des cases innombrables autour du « narcissisme de la petite différence ». Désormais on insiste sur ses souffrances, ses humiliations, on extrait d'une histoire ancienne des faits révoltants en les considérant comme frappant toujours les descendants de ceux qui les ont mis en œuvre. Une quête de reconnaissance poussée à l'extrême sollicite la visibilité, l'émotion, la colère. L'identité cesse d'être le mouvement et le multiple pour devenir l'unique et le définitif, aucune altérité en soi, seulement du même. L'assignation identitaire, dont le refus était au cœur de tous les anciens combats contre le racisme, le sexisme, etc., devient désormais une revendication de certains groupes. J'espère que beaucoup de nos jeunes sauront résister à cet esprit du temps.

Propos recueillis par A. C. Lomo Myazhiom

Published in : LOMO MYAZHIOM, Aggée Célestin (dir.), *Corps, identité(s) et sociétés. Volume 2. Autour de David Le Breton*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813005779, doi : 10.17184/eac.9782813005779